PQ
1876
P25G7
1759

Yf
P154g

LE

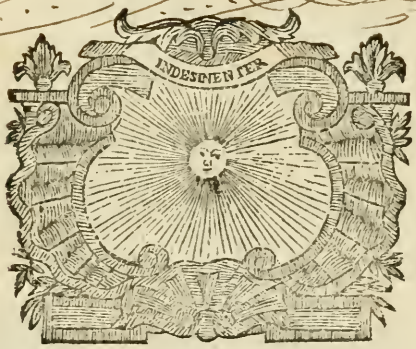
GRONDEUR,

COMÉDIE

De Monſieur DE PALAPRAT.

NOUVELLE EDITION.

Lacoste Rigaud



390417
22.3.41

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires aſſociés.

M. DCC. LIX.

ACTEURS.

M. GRICHARD, Médecin.

TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant de Clarice.

HORTENSE, Fille de M. Grichard.

ARISTE, Frere de M. Grichard.

MONDOR, Amant d'Hortenſe.

CLARICE, Amante de Terignan.

BRILLON, Fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.

CATAU, Servante d'Hortenſe.

LOLIVE, Valet de M. Grichard.

Un Laquais de M. Grichard.

Un Prévôt de Maître à danſer.

PQ
1876
P25G7
1759

La Scéne eſt chez M. Grichard.

LE

GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

MAIS, ma ſœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le ſçaurons quand mon pere reviendra de la Ville.

TERIGNAN.

Il faudroit le ſçavoir plutôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, & moi Catau chez Clarice pour s'en informer ; ils ſeront bientôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je ſouffre dans l'incertitude où je ſuis !

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HE bien, qu'as-tu apris chez Clarice ?

CATAU.

Monsieur de Saint Alvar son pere étoit sorti ; Clarice n'étoit pas encore levée : mais...

HORTENSE.

Quoi, mais ?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous aporte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Et quelles ?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un & l'autre. La maison de Mr de Saint Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE.

Je vous le disois bien, mon frere.

TERIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sçache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon, revenu ! Eh, ne l'entendrions-nous pas s'il étoit au logis ? Cesse-t'il de crier, de gronder, de tempêter tant qu'il y est ? & les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui ; quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi il faudroit être bien fin ; avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes qui entrent céans, n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un Domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la Ville ; il faut l'envoyer

querir en un Pays où l'on n'ait point ouï parler de Monſieur Grichard le Médecin. Le petit Brillon votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de Précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à ſa fantaiſie. Moi-même je ſerois déja bien loin, ſi l'affection que j'ai pour vous.... Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien, que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monſieur, d'abord il m'a demandé ſi Monſieur votre pere à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le ſers il ne m'a pas été poſſibble....

TERIGNAN.

Eh! laiſſe tout cela, & me dis ſeulement s'il n'a point ſçu pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien apris de nouveau ſur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'eſt à quoi je voulois venir.

CATAU.

Et viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice eſt entré, & il n'a pas eu le tems de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien apris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

C'eſt donc en écoutant ce ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, Mademoiſelle.

CATAU.

Et dequoi ſe ſont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils ſe ſont tirés à l'écart, ils m'ont fait ſigne de me retirer, ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien inſtruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penſes.

TERIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien ſçavoir ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monſieur de Saint Alvar a été ſorti ?

LOLIVE.

Pardonnezmoi, Mademoiſelle.

CATAU.

Eh comment diantre le ſçais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh ! donne-toi patience. Vous ne connoiſſez pas encore tous mes talens : on ſe cache des valets quand on a quelque ſecret à dire ; & moi depuis que je ſers, je me ſuis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peſte de l'imbécille.

LOLIVE.

Oui, & j'y ai ſi bien réuſſi, que lorſque deux perſonnes dont je ſçais les affaires diſcourent enſemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois à leur geſte & à l'air de leur viſage, de vous raporter mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il eſt devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin, que ſoupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premierement, à ce que Monſieur de Saint Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monſieur Ariſte.

TERIGNAN.

Ah ! ma ſœur, il n'y a que trop d'aparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque choſe de plus ?

LOLIVE.

Oh qu'oui ! A peine le pere de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

Il fait des actions d'un homme ſurpris & en colere.

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? cela eſt pourtant plus clair que le jour, & Monſieur m'entend bien aſſurément.

TERIGNAN.

Je m'en doute aſſez.

LOLIVE.

Et Mademoiſelle auſſi.

HORTENSE.

Je n'y comprens rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faiſoit ainſi ; *(il refait les mêmes ſignes,)* vous jugez bien qu'il étoit ſurpris, étonné & en colere de ce que Monſieur de Saint Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez ſi avec ces geſtes-là il pouvoit lui dire autre choſe que ceci. Quoi ! vous avez changé de ſentiment ? Que me dites-vous-là ? Eſt-il poſſible ?

TERIGNAN.

Que diſoit à cela Monſieur de Saint Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui repliquoit.

Action d'un homme qui fait des excuſes.

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles ſont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve auſſi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc pour voir.

CATAU.

Eh ! explique-les toi-même, puiſque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut ſignifier qu'il lui faiſoit des excuſes d'avoir été obligé de changer de ſentimens. Voyez : Jen ſuis bien fâché, je n'ai pu faire autrement, Mr. Grichard l'a voulu : ou bien cela pourroit encore ſignifier que l'abſence de Mondor a été cauſe qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu tronves tout cela dans ces geſtes ?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une ſillabe.

CATAU.

C'eſt un fou, vous dis-je, cela ne peut être ; Clarice eſt fille unique de Monſieur de Saint Alvar, qui eſt un riche Gentilhomme, ami de votre pere ; Mondor eſt un homme de qualité, dont le bien & le mérite répondent à la naiſſance ; vos mariages ſont arrêtés depuis hier, la parole eſt donnée, les Contrats ſont dreſſés, il n'y a qu'à ſigner ; il ne ſçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien oui ?

LOLIVE.

Non, mais j'ai vû ; & les actions des hommes ſont moins trompeuſes que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne diſe vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des viſions ; & moi je viens de voir des préparatifs de nôces.

LOLIVE.

Et ce ſont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Mr. Grichard. Tu ſçais qu'il a une parfaite averſion pour tout ce qui s'apelle feſtin, bal, aſſemblée, divertiſſemens, & enfin pour tout ce qui peut inſpirer la joye.

HORTENSE.

Quoi qu'il en ſoit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé quand il eſt ſorti, afin qu'à ſon retour il ne trouve ici aucun ſujet de ſe mettre en colere.

CATAU.

Adieu, truchement de malheur ; va faire des commentaires ſur les grimaces de notre ſinge.

SCENE IV.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire redouble mes allarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice ?

TERI-

TERIGNAN.

Moi ? non assurément ; il me soupçonne au contraire d'aimer Nérine, la fille d'un Médecin qui n'est pas trop de ses amis : & pour le laisser dans son erreur, lors qu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fites fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vû non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'Armée.

CATAU.

Tant-mieux : gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent ; les esprits de rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frape, & même rudement. Voi qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre pere : non, Dieu merci, c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HÉ bien, mon oncle, comment vont nos affaires ?

ARISTE.

Fort mal.

TERIGNAN.

Ah, Ciel !

HORTENSE.

Quoi, mon oncle ?

ARISTE.

Votre pere me fuit, retirez-vous ; laissez-moi lui parler ; je veux tacher de le ramener à la raison.

TERIGNAN.

Seroit-il possible ?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre apartement, j'irai vous rendre compte de tout : & vîte, il vient.

CATAU.

Eh tôt, retirons-nous, voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque chose de pis. Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

BOurreau, me feras-tu toujours fraper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau, j'ai couru si vîte, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien : que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit, & quand elle est ouverte vous vous fâchez ; quand elle est fermée vous vous fâchez aussi : je ne sçais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frere ; voulez-vous bien ? . . .

M. GRICHARD.

Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, Coquin ?

ARISTE.

Eh ! mon frere, laissez-là ce Valet, & souffrez que je vous parle de . . . .

M. GRICHARD.

Monsieur mon frere, quand vous grondez vos Valets, ou vous les laisse gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme ?

LOLIVE.

Oh çà, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur . . . .

M. GRICHARD.

Encore tu raiſonneras, yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal ; & l'on doit être bien aiſe d'avoir un Valet raiſonnable.

M. GRICHARD.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal : Oui, l'on doit être bien aiſe d'avoir un Valet raiſonnable, mais non pas un Valet raiſonneur.

LOLIVE.

Morbleu, j'enrage d'avoir raiſon.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher ; il faut qu'une porte ſoit fermée ou ouverte : choiſiſſez, comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux... je la... mais voyez ce maraut-là : eſt-ce à un Valet à me venir faire des queſtions ? Si je te prens, traitre, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je penſe, Monſieur le Juriſconſulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je ſçais que les Valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois : Sçachez, Monſieur le rieur, que je croyois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Eh ! laiſſons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante dont je ſerois bien aiſe...

M. GRICHARD.

Non ; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi de ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet : Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'eſcalier ?

LOLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! Monſieur, demandez-le aux voiſins, qui mont vû paſſer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné de l'avoine ?

LOLIVE.

Oui, Monſieur, Guillaume y étoit préſent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de Quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur, & j'ai raporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la Poſte ? hem....

LOLIVE.

Peſte, Monſieur, je n'ai pas eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant je t'ai entendu ce matin.

LOLIVE.

Ce matin ? Ne vous ſouvient-il pas que vous me le mites hier en mille piéces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voyes de bois ſont encore....

LOLIVE.

Elles ſont logées, Monſieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charrettée de foin, j'ai arroſé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frapé.

M. GRICHARD.

Oh ! il faut que je chaſſe ce coquin-là ; jamais Valet ne m'a fait enrager comme celui-ci, il me feroit mourir de chagrin : Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a-t'il mangé ?

ARISTE *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur. A ce que je vois, vous ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi ; vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de les gronder.

M. GRICHARD.

Ah ! vous voilà d'humeur à jazer.

ARISTE.

Quoi ! vous voulez chaſſer ce Valet, à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez & au-delà, il ne vous donne pas ſujet de le gronder ; ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh ! mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela ; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Eh ! je le vois bien. Tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller ; cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joye dans toute ſa maiſon : vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ! ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

M. GRICHARD.

A-t'on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non, ſans doute.

M. GRICHARD.

Je ne ſuis, je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous, & ....

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le Théâtre, & qui frapent les yeux de tout le monde ; mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſociété que tous les autres. Car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur ; mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que le malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

M. GRICHARD.

Avez-vous bientôt achevé de me moraliſer ? Je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere ; laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez ?

M. GRICHARD.

On dit, on dit : de quoi ſe mêle-t'on ? Je voudrois bien ſçavoir qui ſont ces gens-là.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi ; le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fonds ne ſe ſoucient non plus de vous que de Jean-de-Verd.

ARISTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien, on auroit des choſes à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le deſſein de marier avantageuſement vos enfans ?

M. GRICHARD.

Cela ſe pourroit.

ARISTE.

Ils conſentirent l'un & l'autre à votre volonté ?

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'eſt de quoi je ne me ſouciois guére.

ARISTE.

Aujourd'hui, ſans que l'on ſçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de deſſein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monſieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monſieur de St. Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouſer cette même Clarice que vous avez promiſe à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon, promiſe ! qu'il compte là-deſſus.

ARISTE.

En conſcience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on aprouve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ? Eh ! croyez-vous en conſcience, Monſieur mon frere, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD.

Oh ! cependant ; cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît, & je ſuis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choſes que la bienſéance ne permet pas de faire : car ſi....

M. GRICHARD.

Oh, ſi, car, mais.... je n'ai que faire de vos conſeils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion....

M. GRICHARD.

Encore ? Vous ne ſeriez donc pas d'avis que j'épouſaſſe Clarice ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortenſe à Monſieur Fadel ?

ARISTE.

C'eſt un imbécille : J'apréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuſe.

M. GRICHARD.

Très-malheureuſe ! en effet, comme vous dites. Ainſi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier deſſein ?

ARISTE.

Très-aſſurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'eſt donc là votre avis ?

ARISTE.

Oui, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux ; j'aurai le plaiſir de rompre deux mariages ; & d'en faire deux autres contre votre ſentiment.

ARISTE.

Mais vous ne ſongez pas....

M. GRICHARD.

Et je vais tout-à-l'heure chez Monſieur Rigaud mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi ! vous allez....

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Monſieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute : tenez, voyez.

M. GRI-

M. GRICHARD *lui jettant son Livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh, mon pere! voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lû dans un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le Français, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes.... au moins ce n'est pas du Latin obscur comme le thême d'hier; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais & qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui....

M. GRICHARD *lui donnant un soufflet.*

Tien, va dire à ton sot de Précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU.

Le pauvre enfant!

ARISTE *bas.*

Belle éducation!

BRILLON *pleurant.*

Oui, oui, vous me frapez quand je fais bien; & moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends?

BRILLON.

Peste soit des Livres & du Latin!

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends, qu'on m'y attrape. Tenez, voilà pour votre soufflet.

Il déchire son Livre.

M. GRICHARD.

Le fouët, maraut, le fouët.

BRILLON.

Oui-dà, le fouet; j'en vais faire autant tout-à-l'heure de ma Grammaire & de mon Deſpautere.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuſe tous les jours de la tendreſſe que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là?

CATAU.

Je dis, Monſieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce-là tes affaires, impertinente?

ARISTE.

Mon frere a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez Monſieur Rigaud mon Notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

SCENE IX.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

Monſieur.....

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Vous prenez très-mal votre tems, Monſieur Mamurra. Allez vous-en donner le fouët à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evaſit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'eſt fauvé?

MAMURRA.

Oui, Monſieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne ſçauroient s'empêcher de cracher du

Latin. Parle Français, ou tais-toi, pendart fieffé.

MAMURRA.

Puiſque telle eſt votre volonté, *ſit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Eh! de par tous les diables, parle Français, ſi veux, ou ſi tu peux, excrément de Collége.

MAMURRA.

Soit. Nous liſons dans *Arriaga*....

M. GRICHARD.

Eh bien, bourreau! dis-moi, qu'a de commun *Arriaga* avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh çà, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle Français, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal-à-propos. Il a *laceré*, *incendié* tous ſes Livres, & s'eſt ſauvé: la correction eſt néceſſaire, *concedo*; mais il n'eſt rien de ſi dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet; on revolte l'eſprit au lieu de le redreſſer; & la ſincérité paternelle & magiſtrale, dit *Arriaga*....

M. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*. Tête incurable! ſors d'ici tout-à-l'heure, toi & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie, ſi tu ne me ramenes Brillon.

MAMURRA.

Monſieur....

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je; & va le chercher tout-à-l'heure.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé, Lolive, qu'on ſelle ma mule; je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu ſçavois quel deſſein biſarre il a formé !

CATAU.

J'en ſçais plus que vous. Roſine, la fille-de-chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'eſt mis en tête d'épouſer Clarice?

ARISTE.

Peut-être la beauté ?

CATAU.

Tarare, la beauté ; c'eſt bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'eſt-ce donc ?

CATAU.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous avions tous conſeillé à Clarice d'affecter de paroître ſévére & rude aux domeſtiques en préſence de Monſieur Grichard, afin de gagner ſes bonnes graces, & de l'obliger à conſentir au mariage de Terignan avec elle ?

ARISTE.

Je le ſçais.

CATAU.

Hé bien, hier au ſoir votre frere étoit dans la chambre de Monſieur de St. Alvar : Clarice étoit dans la ſienne qui y répond. Roſine vint à faire quelque bagatelle. Clarice prit de là occaſion de gronder. Monſieur Grichard entendant quereller cette fille, quitta bruſquement Monſieur de St. Alvar, & alla ſe mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut : ſa maîtreſſe fit ſemblant de la chaſſer ; & depuis ce moment, notre Grondeur a conçu pour elle une eſtime qui n'eſt pas imaginable, & qui va juſqu'à la vouloir épouſer.

ARISTE.

Eſt-il poſſible ?

CATAU.

D'abord il le propoſa à Monſieur de St. Alvar. Comme il eſt facile, il y conſentit, à condition que Monſieur Grichard donneroit Hortenſe à Monſieur Fadel ſon beau-frere, qui eſt un homme qui lui eſt à charge.

ARISTE.

Clarice le ſçait-elle ?

CATAU.

Elle en eſt au déſeſpoir. Je viens de lui parler : elle a déja fait des plaintes à ſon pere qui commence à ſe répentir.

ARISTE.

A quel prix que ce ſoit, il faut rompre ce deſſein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice & Roſine ce qu'il y a à faire pour cela ; & la fuite de Brillon me fait ſonger à un ſtratagême dont il faut que je me ſerve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loiſir.

ARISTE.

Allons donc avertir Terignan & Hortenſe, & prenons enſemble des meſures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre Grondeur ſera bien fin s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une Mule quinteuſe ! le vilain homme qu'un Médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon eſt à plaindre d'avoir à ſervir ces deux animaux-là ! & que le Ciel a bien fait l'un pour l'autre ! Ouf, me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci, c'eſt pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH, te voilà ! je te cherchois : d'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de placer notre chagrin de Médecin ſur ſa chagrine de Mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un & l'autre le diable-à-quatre : pour récompenſe ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé ?

LOLIVE.

Oui : Monsieur Grichard portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée : mais avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, & tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue ; & quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma Maîtresse.

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

Mon oncle & mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre pere vous propose de vous marier avec Monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui ?

CATAU.

Eh bien, vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point ?

CATAU.

Oh ! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte ! Je crains de me voir mariée au plus imbécille & au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de jeunes & belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots

d'hommes ; mais auſſi en revanche je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouſes de petites guenuches de femmes : cela eſt aſſez bien compenſé dans le monde ; & l'avarice fait tous les jours ces aſſortimens biſarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres eſt une foible conſolation.

CATAU.

Oh çà, puiſque vous voulez tant raiſonner, que prétendriez-vous faire, ſi malgré ce que j'entreprends, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à M. Fadel ?

HORTENSE.

Je ne ſçais.... mourir.

CATAU.

Mourir !

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et ſi vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir !

HORTENSE.

Oui Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne ſuis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il eſt vrai que la vertu défend à une fille d'épouſer, contre la volonté de ſes parens, un homme qui lui plaît ; mais la vertu ne lui défend pas de s'opoſer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'eſt pas fait comme les autres ; & ſi j'ai une fois conſenti, te dis-je....

CATAU.

Bon, conſenti ! Allez, Mademoiſelle, en fait de mariage, une fille a ſon dit & ſon dédit : mais nous n'en viendrons pas là ; laiſſez ſeulement agir Clarice, & faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GArе, gare, Monſieur Grichard, gare gare.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa voiture.

HORTENSE.

Et mon pere ?

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

HORTENSE.

Il passoit avec sa Mule devant la porte d'un de nos voisins : Un Barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper : la Mule a eu peur, elle a fait un demi tour à droite, & Monsieur Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non, il gronde à cette heure le Barbet ; vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'apréhende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bientôt de retour ?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre Médecin ?

LOLIVE.

Non, mais le malade s'est impatienté, & voyant que Monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entends ; retire-toi, qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de venir promptement, elle te dira ce que tu as à faire : de ton côté, écoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'est assez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH! parbleu canaille, je vous aprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi, voyez ce maraut de voiſin, on lui a dit mille fois, ce quoquin! cet inſolent! Mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu? CATAU.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin, & ſon animal de Précepteur. CATAU.

Il l'eſt allé chercher, & ne reviendra pas ſans vous le ramener. M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LA LAQUAIS.

MOnſieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je faſſe un peu cauſer ce jeune homme, pour voir s'il eſt auſſi nigaud qu'on dit. *Monſieur Fadel paroît.* Aprochez, mon Gendre prétendu.... Hé aprochez, vous dis-je.

CATAU.

Hé mettez-vous encore plus près: vous devez ſçavoir que Monſieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh ça! on veut me faire croire que je marie ma fille à un ſot.

M. FADEL.

Ouais!

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puiſque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une groſſe dot.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promiſe à certain Mondor qui eſt abſent.

M. FADEL.

Voyez!

M. GRICHARD.

Mais je vous préfére à lui.

M. FADEL.

Oui!

M. GRICHARD.

Il ſera attrapé quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouſe votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui dà!

M. GRICHARD.

Ouais! oh, oh! ah! oui! voyez! oui-dà! n'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juſte.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Oui, mais ſon ſtyle eſt bien laconique.

M. FADEL.

Là, là!

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur eſt encore plus incommode.

CATAU.

J'en ſçai, Monſieur, plus de quatre qui, ſans oh, oh! oui! & ah, ah! n'auroient ſouvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortenſe', peut-être parlera-t'il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtresse, Monsieur oh, oh ! A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle ? Je l'empêcherai bien.

SCENE VII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

OU est mon frere ?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec M. Fadet, ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer ?

CATAU.

Oui, mais dépêche-toi.

LOLIVE.

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scéne Lolive regarde toujours si Monsieur Grichard ne vient point.

LOLIVE *à Catau.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien ?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez, Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monsieur Grichard connoisse trop ton visage ?

LOLIVE.

Lui! depuis deux jours que je le ſers, il ne m'a jamais regardé en face; il ne connoît perſonne.

CATAU.

Va vîte, qu'il ne te rencontre ici.

SCENE VIII.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH je reſpire! Monſieur Fadel eſt ſorti, & mon pere eſt entré dans ſon cabinet, fort triſte de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enſeignes.

TERIGNAN.

Comment?

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD, *dans le fond du Théâtre.*

CATAU.

VOus le ſçaurez quand il ſera tems.

HORTENSE *apercevant M. Grichard.*

Ah! voilà mon pere, il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui! & ne ſçavez-vous pas que lorſque ſa gronderie ſe change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend perſonne? Je gagerois qu'il ne s'eſt pas ſeulement aperçu que nous ſoyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la viſite de Clarice. Abordez-le mon Neveu.

Chacun, à meſure qu'il parle s'éloigne de Monſieur Grichard qui eſt au fond du Théâtre.

TERIGNAN.

Je n'oſerois.

ARISTE.

Vous, Hortenſe.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau.

CATAU.

La peſte!

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette ſombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé perſonne.

M. GRICHARD *en ſe promenant en colere.*

C'eſt une choſe étrange! Je ne trouve perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir un ſeul moment, ſans être obligé de me mettre en colere. Je ſuis bon pere, mes enfans me déſeſperent. Bon maître, mes domeſtiques ne ſongent qu'à me chagriner. Bon voiſin, leurs chiens ſe déchaînent contre moi, juſques à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui: vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je ſuis votre ſerviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triſte!

M. GRICHARD.

Je ne ſçai.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon pere?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous vous trouvez mal, M. Grichard?

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on ſçavoir?....

M. GRICHARD.

Tai-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monſieur?...

M. GRICHARD.

Qu'on me laiſſe.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monſieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! qu'on ſe retire & vîte. *A Hortenſe.* Allons, vous auſſi, vous m'échauffez la bile avec vos airs poſés.

SCENE X.

MONSIEUR GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

POur vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere, puisque vous voulez absolument vous marier, & que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire moi seul à tenir en crainte une famille, & à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai moi ceux du logis dans le devoir, elle ira à la Ville gronder le Marchand, le Boucher, le Cordonnier, l'Epicier; & malheur à qui nous fera quelque frasque. Mais la voici, vous allez voir.

SCENE XI.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

VOus me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vient cette joie si déreglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaiſir.

M. GRICHARD.

Mais encore ?

CLARICE.

Il ma rendu maîtreſſe de tous nos aprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quel aprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE.

Comment, Monſieur, quels aprêts ? les habits, les feſtins, les violons, les hautbois, les maſcarades, les concerts & le bal ſur-tout que je veux avoir tous les ſoirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable!

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'eſt le moindre de douze que je me ſuis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi !

CLARICE.

Oui, mais il n'y a en encore que deux de faits, qu'on vous aportera ce ſoir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Oui, Monſieur, croyez-vous que je puiſſe vous ſouffrir comme vous êtes ; il ſemble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle eſt folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute ; puiſque nous nous marions enſemble, il faut ſe mettre du bel air. Serez-vous le premier qui porteriez un habit Cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le feſtin nous avons deux tables de trente couverts ; je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la ſalle je veux qu'on place les violons & les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais ſongez-vous....

CLARICE.

J'ai préparé une Mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin...

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du Bal sans rien dire, & nous nous déguiserons; moi en Vénus, & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser! c'est ma folie que la danse : Au moins j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais!

CLARICE.

Oui, Monsieur, deux pour vous & deux pour moi.

M. GRICHARD.

Deux pour moi!

CLARICE.

Quand nous serons mariez, je veux que vous ayez le Bal chez nous tous les jours de la vie, & que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCENE XII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

MAdame, tous vos habits de masque sont au logis, venez les voir au plus vîte, ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassates hier?

CLARICE.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer, elle est de la meilleure humeur du monde, elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Hé, Madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractére.

CLARICE,

CLARICE.

Je le crois, mais j'aime mieux être plus mal servie, & avoir des domestiques toujours gais : je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joye ou leur tristresse, & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame, on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monsieur, je meurs d'envie de voir vos habits & les miens ; & j'ai laissé au logis Monsieur Canary qui m'attend.

SCENE XIII.

ROSINE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

QUi est-ce Monsieur Canary?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi, Monsieur, vous allez voir la perle des femmes ; la plûpart aiment à gronder les domestiques, & à chagriner leurs maris. Pour celle-là ; oh je vous répons qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'est la meilleure des femmes ; tenez, Monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais dis-moi, son pere ne seroit-il pas cause?

ROSINE.

Monsieur, je vous demande pardon ; il faut que j'essaye aussi mon habit de masque.

SCENE XIV.

MONSIEUR GRICHARD, ARISTE.

Ils demeurent quelque tems à se regarder.

ARISTE.

MOn frere, hé bien?

M. GRICHARD *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD *à part.*

Il y a ici quelque myſtére.

ARISTE *bas.*

Se douteroit-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD.

Je ſoupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de ſe marier.

M. GRICHARD.

Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que vous avez le don de raiſonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Oui vous. C'eſt Monſieur de Saint Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies, ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes, & il me ſouvient d'avoir oui dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danſer aux nôces de ſa fille.

ARISTE.

Quoi, vous croyez ?....

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCENE XV.

CATAU, ARISTE.

ARISTE.

OU va-t'il donc ?

CATAU.

Trouver le pere de Clarice. Il s'eſt allé mettre dans l'eſprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle. Laiſſez-le aller, Monſieur de Saint Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc ; il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer ; je vous l'ai dit, notre Grondeur ſera bien-tôt de retour ; il ne trouvera perſonne où il eſt allé, il n'a que la rue à traverſer, cachez-vous dans le coin de cette chambre, écoutez ce qui ſe paſſera ici, & quand vous

jugerez que la choſe aura été pouſſée aſſez loin, venez à ſon ſecours.

ARISTE.

Mais ne diſois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût perſonne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortenſe & Térignan, & votre frere a chaſſé aujourd'hui tous ſes Domeſtiques : mais le voici déja, allez vîte vous cacher.

SCENE XVI.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

CATAU.

EH bien, Monſieur, vous venez de chez Monſieur de Saint Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand Bal ce ſoir.

M. GRICHARD.

Je ſçai qu'on a promis douze piſtoles aux violons ; porte-leur en vingt-quatre, & qu'ils n'aillent point ce ſoir.

CATAU.

Eh, Monſieur, cela ſera inutile : ſi Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, & cent s'il le faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire, & la facilité avec laquelle la plûpart jettent l'argent, fait ſoupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur en coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je ſçai, coquine, que ce n'eſt point Clarice.

JASMIN.

Monſieur ? un Monſieur vous demande.

CATAU *bas.*

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui eſt-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'apelle Monſieur Ri.... Ri.... Attendez, Monſieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD *le prenant par les oreilles.*

Viens ça, fripon.

JASMIN.

Ah, ahi, ahi.

CATAU.

Eh ! Monſieur, vous lui avez arraché les cheveux, vous êtes cauſe qu'il a pris la perruque ; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'aprendrai.... C'eſt ſans doute Monſieur Rigaut mon Notaire, je ſçai ce que c'eſt, fais-le entrer : Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'aporter de l'argent ? Peſte ſoit des importuns !

SCENE XVII.

LOLIVE *en Maître à Danſer*, M. GRICHARD, CATAU, LE PREVOST.

M. GRICHARD.

OUais ! ce n'eſt point là mon homme : qui êtes-vous avec vos révérences ?

LOLIVE *faiſant de grandes révérences.*

Monſieur ; on m'apelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles ſervices.

M. GRICHARD *à Catau.*

N'ai-je point vu ce viſage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui ſe reſſemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monſieur Rigaudon, que voulez-vous ?

LOLIVE.

Vous donner cette Lettre de la part de Mademoiſelle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez.... Je voudrois bien ſçavoir qui a apris à Clarice à plier ainſi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet : voyons ce qu'elle chante.

CATAU *bas pendant qu'il déplie la lettre.*

Jamais peut-être Amant ne s'eſt plaint de pareille choſe.

M. GRICHARD *lit.*

Tout le monde me marie avec le plus brut..... de tous les hommes, je veux déſabuſer les gens, & pour cet effet il faut que ce ſoir vous & moi commencions le Bal : elle eſt folle.

LOLIVE.

Continuez, Monſieur, je vous prie.

M. GRICHARD *lit.*

Vous m'avez dit que vous ne ſçavez pas danſer, mais je vous envoye le premier homme du monde.

LOLIVE *à M. Grichard, qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD *lit.*

Qui vous en montrera dans moins d'une heure autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'aprenne à danser!

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD *lit encore.*

Et si vous m'aimez, vous aprendrez de lui la Bourrée.

M. GRICHARD *en colere.*

La bourrée? Moi la bourrée? Monsieur le premier homme du monde, sçavez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, Monsieur, dans un quart d'heure vous la danserez à miracle.

M. GRICHARD *redoublant sa colere.*

Monsieur Rigaudon, je vous ferai jetter par les fenêtres, si j'apelle mes domestiques.

CATAU *bas à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE *faisant signe à son Prévôt de jouer de la viole.*

Allons, gai. Ce petit prélude vous mettra en humeur, faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelque principe?

M. GRICHARD *portant sa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu! Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui morbleu! vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser, elle m'a payé pour cela, & ventrebleu! vous danserez: empêche, toi, qu'il ne sorte. *Il tire son épée qu'il met sous son bras.* M. GRICHARD.

Ah! je suis mort, quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle?

CATAU *place M. Grichard à un coin du Théâtre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle; tenez-vous-là, Monsieur, laissez-moi faire: Monsieur faites-nous la grace d'aller dire à Monsieur de Saint Alvar....

LOLIVE.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici, je veux qu'il danse.

M. GRICHARD.

Ah, le bourreau! le bourreau!

CATAU.

Conſiderez, s'il vous plaît, que Monſieur eſt un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Un fameux Medécin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir beſoin.

M. GRICHARD *tirant Catau.*

Oui, dis lui que quand il voudra, ſans qu'il lui en coûte rien, je le ferai ſaigner & purger tout ſon ſou.

LOLIVE.

Je n'en ai que faire, je veux qu'il danſe, ou morbleu....

M. GRICHARD *entre ſes dents.*

Le bourreau!

CATAU *revenant auprès de Mr. Grichard.*

Monſieur il n'y a rien à faire, cet enragé-là n'entend point de raiſon, il arrivera ici quelque malheur, nous ſommes ſeuls au logis.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là, il a méchante phiſionomie.

M. GRICHARD *le regardant de côté en tremblant.*

Oui, il a les yeux agars.

LOLIVE.

Se dépêchera-t'on?

M. GRICHARD.

Au ſecours, voiſins! au ſecours!

CATAU.

Bon au ſecours, & ne ſçavez-vous pas que tous vos voiſins vous verroient voler & égorger avec plaiſir. Croyez-moi, Monſieur, deux pas de bourrée vous ſauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais ſi on le ſçait, je paſſerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuſe toutes les folies; & j'ai oui dire à Monſieur Mammura que lorſqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila, mais Hercule ne danſa pas la bourrée; & de toutes les danſes, c'eſt celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien, il faut le dire, Monſieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oui-dà, Monſieur, voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ?.... Non.

LOLIVE.

La gavotte ?

M. GRICHARD.

La gavotte ? Non....

LOLIVE.

Le paſſe-pied ?...

M. GRICHARD.

Le paſſe-pied ?.... Non.

LOLIVE.

Et quoi donc, tracanas, tricotés, rigaudons ? en voilà à choiſir, à choiſir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danſe grave & ſérieuſe ?

M. GRICHARD.

Oui, ſérieuſe, s'il en eſt, mais bien ſérieuſe.

LOLIVE.

Et bien la courante, la bocane, la ſarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh, que diantre voulez-vous donc ? demandez vous-même, mais hâtez-vous, ou par la mort.

M. GRICHARD.

Allons, puiſqu'il le faut, j'aprendrai quelques pas de la..... la.....

LOLIVE.

Quoi, de la..... la.....

M. GRICHARD.

Je ne ſçai.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monſieur, vous danſerez la bourrée, puiſque Clarice le veut, ou tout-à-l'heure, ventrebleu.

Lolive fait danſer Mr. Grichard malgré lui.

SCENE XVIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUf.

ARISTE.

Qu'eſt-ceci.

M. GRICHARD.

C'eſt que....

ARISTE.

Que vois-je!

M. GRICHARD.

Cet inſolent vouloit.

ARISTE.

Mon frere aprendre à danſer?

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut....

ARISTE.

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE.

On ſe moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le ſouffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh, de par tous les diables écoutez-moi donc, jaſeur éternel, piailleur infatigable, on vous dit que c'eſt ce coquin qui me veut faire danſer par force.

ARISTE.

Par force?

M. GRICHARD *avec chagrin.*

Et oui, par force.

CATAU.

Oui, Monſieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait ſi hardi, Monſieur, que de venir céans?

LOLIVE.

Monſieur, Monſieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiſelle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoye.

M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Oh, je n'y puis plus tenir, il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monsieur St. Alvar, chanter pouille à Clarice, à son pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti, que dites-vous de Lolive?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon! Oh! pour le coup je crois mon frere désabusé de Clarice

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein, & c'est à quoi nous devons aller travailler sans perdre un instant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

QUe viens-tu chercher ici? Pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si Monsieur Grichard revenoit....

LOLIVE.

Il lui reste encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon reconnoître, tu ne sçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas d'avantage, pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire ?

LOLIVE.

Bien des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

Dis les donc vîte.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déja fait l'Aumônier que nous avons envoyé à Mr. Grichard. Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne ſçaurois.

CATAU.

Poltron.

LOLIVE.

Conſidére tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon ſert à tes deſſeins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé ; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête Medécin, qui eſt pour en avoir la fiévre.

CATAU.

Qu'il ſe la guériſſe.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude allarme.

CATAU.

Te voilà bien malade ! n'a-tu pas été bien payé de ta leçon de danſe.

LOLIVE.

Il eſt vrai.

CATAU.

Ne le feras-tu pas au double de cette ſeconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaiſir de te venger d'un homme qui t'a mis déhors ſans ſujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'eſt chere.

CATAU.

Oh, garde-la, on ne prétend pas te l'ôter ; mais compte que ſi tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être aſſuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais ſi je le fais, & que Monſieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu risquerois peut-être quelque bagatelle ; mais de ce côté-là les coups sont incertains & très-sûrs du côté de Mondor, aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de reflexion : oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton ; me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor ; criminel à ne faire pas ce que je lui ai promis, criminel à le faire ; des btons aujourd'hui, je n'ai plus que le choix.

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Hè bien, il n'y a plus à héfiter ; coups de bâton pour coup de bâton il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles : mais qui m'en sera caution ?

CATAU.

Qui ? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne perdre pas ce qu'il aime, Terignan, Hortense, Clarice, Ariste, es-tu content ?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore ?

LOLIVE.

Non, te dis-je ; donne moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Et bien moi ?

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

CATAU *seule.*

Enfin, voilà notre affaire en bon train ; & si nos Amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

MAis que vois-je ? Ce ſot de Fadel viendroit-il mettre quelque obſtacle à nos deſſeins ? Il ne m'incommodera pas long-tems, ſi ſes queſtions ne ſont pas plus longues que mes réponſes.

M. FADEL.

Je cherche votre Monſieur Grichard.

CATAU.

Vous ?

M. FADEL.

Il a paſſé chez moi.

CATAU.

Lui ?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non ?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui !

CATAU.

Oui ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortenſe.

CATAU.

Ouais !

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en ſoucie guéres.

CATAU.

Voyez.

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Ouida !

M. FADEL.

J'attends bien après ſa fille.

CATAU.

Bon !

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un ſot ?

CATAU.

Ho, ho !

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne suis pas....

CATAU.

Ah, ah.

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me mocque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira

CATAU.

Ha, ha, me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma Maîtresse de l'arrivée de Mondor; mais le voici lui-même. O Ciel! quelle imprudence! Ne pouvez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

MONDOR.

IL y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta Maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice de l'heure que je vous parle, & Hortense y sera bientôt. je vais l'avertir, retournez-vous en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Et allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh hâtez-vous, vous-même.

MONDOR.

Si tu sçavois que les momens me durent.

CATAU.

Si vous ſçaviez que vous me peſez.

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Eh, commencez par vous en aller, mort de ma vie, que les gens ſont ſots, quand ils ſont amoureux. Cela ſeroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre ſervice. Hors d'ici, vous dis-je, mais peſte ſoit de vous, voici Monſieur Grichard. Il nous a vus enſemble, nous ne pouvons l'éviter, que ferons-nous? Attendez, par bonheur il ne vous connoît point, conſultez-le ſur la premiere choſe qui vous viendra en tête, il vous expédiera bientôt, & vous viendrez me retrouver: en tout cas, je vous envoyerai Ariſte pour vous dégager.

MONDOR.

Laiſſe-moi faire, je vais lui tenir des diſcours qui me feront bientôt chaſſer.

SCENE IV.

MONSIEUR GRICHARD, CATAU, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUi eſt cet homme-là? encore un Maître-à-Danſer?

CATAU.

Que dites-vous-là? prenez garde qu'il ne vous entende, diable, c'eſt un homme de la premiere condition, qui ſur quelque maladie extraordinaire veut avoir de vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il ſe dépêche.

SCENE V.

MONSIEUR GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUe demandez-vous? De quel mal vous plaignez-vous? Vous avez un viſage de ſanté.

MONDOR.

Auſſi, Monſieur, ne ſuis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plutôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je ſçais, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de Panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets....

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns : hé bien aux ſecrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà déja de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh, en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oui dire qu'il y a des ſecrets pour ſe faire aimer ; qu'on donne des breuvages, certains philtres.

M. GRICHARD.

Comment diable ! pour qui me prenez-vous ?

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Et non, Monſieur, graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah ! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi. J'aime ailleurs à la rage : il y a des ſecrets pour ſe faire aimer, aprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie ?

MONDOR.

Oui, Monſieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement.

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec Moi; elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

SCENE VI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes. Je suis au désespoir de la fuite de Brillon. Hé bien, m'aportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher; mais vous ne partirez point demain?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'Affaire de Monsieur de Saint Alvar.

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere, hier vous vouliez donner Terignan à Clarice, & Hortense à Mondor. Ce matin vous vouliez épouser Clarice, & donner votre fille à Monsieur Fadel; & ce soir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre?

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît ; & afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je ſuis bien-aiſe de m'être engagé en votre préſence de partir demain matin pour aller voir à la compagne ce Seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'envoyer ſon aumônier.

ARISTE.

Mais au moins avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajuſtement avec Monſieur de Saint Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puiſſans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en mocque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il ſçavoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'eſt mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD. *Caton épie.*

Pourquoi s'y mettoit-il ?

ARISTE.

Vous ſerez condamné à de grands dommages & intérêts.

M. GRICHARD.

Oh, vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non, mais...

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter mon bien, & que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouſer cette créature.

SCENE VII.

CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU.

AH! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Oui, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE.

On s'est mocqué de toi.

CATAU.

Messieurs, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le Fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine est un enragé, & il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans; on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne: mais que pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons! le traître!

CATAU.

Oui, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin, qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! & où les mene-t'il?

CATAU.

Tenez, Monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD.

A.... à Madagascar!.... Brillon à Madagascar?

CATAU.

Ils disent, Monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'est sans doute, mon frere, pour cette Colonie dont vous avez oui parler: voilà un garçon perdu.

CATAU, *en pleurant.*

Hélas! Monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de vert avec un bonnet à la dragonne: *en riant*, & on lui fait aprendre à jouer du tambour. Tenez, Monsieur, cela fait rire & pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, menes-moi où tu l'as vu. Il faut que j'aille trouver ce Turc, & que...

CATAU.

Gardez-vous en bien.

M. GRICHARD.

Comment, Coquine?

CATAU.

Eh bien, Monsieur, vous pouvez y aller; mais je vous avertis au moins de faire votre testament, & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce-à-dire?

CATAU.

C'est-à-dire, Monsieur, que ce Capitaine cherche par-tout des Médecins pour les mener en ce Pays-là.

ARISTE.

Des Médecins? Gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux.... C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, & que....

CATAU.

Monsieur, ils m'enrôleront; le Sergent me vouloit pren-

dre moi, si je ne me fusse promprement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubieu ! voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous mocquez-vous ? Monsieur Mumurra a voulu y aller pour chercher Brillon ; à son langage on l'a pris pour un Médecin ; vous sçavez qu'il parle comme un fou ; d'abord il a été encoffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en Latin comme un possédé ; cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrions-nous trouver qui soit à l'abri de l'enrôlement ?

CATAU *bas à M. Grichard.*

Eh, priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui ?

CATAU *bas.*

Eh vraiment oui, lui. Il ne risque rien, on n'a que faire d'Avocats en ce Pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci.... Allez-y donc, & à quelque prix que ce soit....

ARISTE.

Je n'épargnerai rien assurément, & je vous ramenerai Brillon, ou je perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand chose.

CATAU.

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez son Oncle.

ARISTE.

Son Oncle ?

CATAU.

Monsieur de Saint Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ! ce Capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé ?

CATAU.

Oui, Monsieur, & il devoit aller prendre congé de lui ; je crois qu'il y est à présent.

ARISTE.

J'y cours pour ne le pas manquer ; il n'y a qu'un pas d'ici ; dans un moment je vous rends réponse.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU

CATAU.

JE crains bien, Monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueuse?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiere d'argent, c'est un Marquis de vingt mille livres de rente. Il a un équipage de Prince; & ses gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les Diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU *bas.*

Pas tous encore. Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu, si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine..... Mais que cherche ici ce Soldat?

SCENE IX.

LOLIVE, M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH! Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD *en tremblant.*

Oh, oh, c'est ce coquin de Maître-à-danser.

CATAU *après s'être aprochée pour le regarder.*

Monsieur, c'est lui-même, je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oui, Monsu, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigaudon, je suis à présent Monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD.

La peste te créve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monſu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le Diable t'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque choſe ſur le cœur, pourtant....

M. GRICHARD.

Monſieur Rigaudon, ou Monſieur de la Motte, comme il vous plaira, ſortez vite d'ici, & laiſſez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens auſſi, Monſu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous faire pas attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce-à-dire ?

LOLIVE.

C'eſt-à-dire, Monſu, que vous ſoyez prêt à partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi ?

LOLIVE.

Vous-même, Monſu.

CATAU *le copiant.*

Vous le prenez pour un autre, Monſu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non ; n'eſt-il pas Monſu Grichard ? Vous irez, Monſu, d'ici à Breſt dans le Caroſſe de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne Compagnie.

M. GRICHARD.

Quel Galimathias me faites-vous là ?

LOLIVE.

Galimathias, Monſu, N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout-à-l'heure ?

CATAU.

Vous épuivoquez, Monſu ; Monſieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Juſtement, voilà l'affaire. C'eſt l'Aumonier de notre Régiment.

M. GRICHARD.

Ah ! je ſuis perdu.

CATAU.

Mais c'eſt pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monſieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien, voilà ce que c'eſt auſſi. Cette campagne, c'eſt Madagaſcar, bon pays ; & ce Seigneur malade, c'eſt le Vice-roi de l'Iſle, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous ferez morbleu ſon premier Médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi, Monſieur, vous irez auſſi à Madagaſcar?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Aſſurément Monſu ira, il en a donné ſa parole par écrit; & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD. *Oh ſe dit avec fureur.*

Oh je n'en puis plus: Va-t'en dire, ſcélerat, à mon Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroi, à tous les Madagaſcariens, qu'ils ne ſe jouent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monſu, Monſu, vous êtes homme d'honneur; & puiſque vous vous y êtes engagé, vous irez....

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout-à-l'heure faire aſſembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment: nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéreſſe tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh! Monſu, ſi vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup! Il n'en reſteroit encore que trop pour Paris.

SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU

ARISTE.

ON ne veut point abſolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU.

Voilà Monſieur qui va auſſi à Madagaſcar.

ARISTE.

Mon frere?

CATAU.

Il s'y eſt engagé, on l'a ſurpris, vous y étiez préſent; cet Aumônier....

ARISTE.

Ah, je vois ce que c'eſt; quelle trahiſon!

LOLIVE.

Vous mocquez-vous, Monſieur? Il fera fortune en ce pays-là, on n'y eſt pas encore déſabuſé des Médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau!

LOLIVE.

C'eſt le plus beau ſéjour du monde pour les gens de ſa profeſſion.

M. GRICHARD.

Le traître!

LOLIVE.

C'eſt de là que viennent toutes les drogues ſpécifiques.

M. GRICHARD.

L'infame!

LOLIVE.

Quel plaiſir pour un Médecin de ſe voir à la ſource de la caſſe, du ſené & de la Rhubarbe!

M. GRICHARD *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce ſcélérat.

LOLIVE *lui préſentant la hallebarde.*

Alte-là. Adieu, Monſu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici à cinq, trente ſoldats logés à diſcrétion. Serviteur, juſqu'au revoir.

CATAU.

Je ſoupçonne, Monſieur, quelque choſe dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a ici quelque trahiſon.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

VOilà, mon frere, ce que vous coute votre gronderie, le ſoufflet que vous avez donné à Brillon eſt cauſe de tout. Le petit Fripon s'eſt allé enrôler, & a donné lieu a la piéce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer; je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaiſe humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD.

Ah! courage, il eſt queſtion de chercher des expédiens pour

pour qu'on ne nous mene Brillon & moi à Madagaſcar ; & la démangeaiſon de moraliſer vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent eſt inutile : aux maux ſans reméde le plus court eſt de prendre patience. Cependant la prudence veut.

M. GRICHARD.

Ah, quel homme ! Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que j'aimerois mille fois mieux aller à Madagaſcar, à Siam, & à Monomotapa, que d'entendre moraliſer ſi hors de ſaiſon. Voilà-t'il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'Audience, vous jaſâtes une heure ſur les anciens Babyloniens ; & il étoit queſtion au Procès d'une chevre volée, j'enrage quand je vois....

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN.

MOn pere, je ſçai le tour qu'on vous a joué, j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagaſcar, & de ravoir mon frere ſans qu'il vous en coute rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monſieur de Saint Alvar eſt cauſe de tout.

ARISTE.

Monſieur de Saint Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même : par malheur, il eſt proche parent de ce Capitaine....

M. GRICHARD.

Je ſçai qu'il eſt ſon oncle, acheve.

TERIGNAN.

Et bien, il s'eſt allé plaindre à ſon neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'eſt le plus ſenſible affront qu'on puiſſe faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il ſçavoit le moyen de ſe venger.

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit, vous & mon frere, ſi vous n'épouſiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouſe cette baladine ? j'aimerois autant épouſer l'Opéra.

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde, il leur doit être indifférent qui de vous deux épouſe Clarice.

TERIGNAN.

Ah ! mon oncle, je vous entends : n'en dites pas davantage, vous ſçavez bien que je ſuis engagé à Nérine.

M. GRICHARD.

Nérine, pendard ! la fille d'un Medécin qui n'eſt jamais de mon avis ?

TERIGNAN.

Mon oncle, je vous ſuplie.... mon pere, je vous conjure....

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraut. Duſſes-tu enrager, tu épouſeras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TERIGNAN.

Oh ! j'aime mieux aller auſſi à Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagaſcar, & tu l'épouſeras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

Monſieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi, ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus ſervir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t'elle fait ?

CATAU.

Eſt-ce que Monſieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niéce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuſer un parti ſi avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras ?

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monſieur, ce neveu de Monſieur de Saint Alvar. Ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagaſcar a chargé Monſieur de vous demander Hortenſe en mariage.

ARISTE.

Il eſt vrai, mon frere ; mais elle a quelque ſecrette averſion pour lui.

CATAU.

Averſion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui eſt fait à peindre ! Vous l'avez vu, Monſieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi ! & quand !

CATAU.

Tout à l'heure. C'eſt cet homme de condition qui vous eſt venu conſulter.

M. GRICHARD.

Qui ! ce grand flandrin ? il eſt encore plus ſot que Fadel ; mais il n'eſt que trop bon pour Hortenſe.

ARISTE.

C'eſt un homme, après tout, que nous ne connoiſſons pas bien, & je trouve que ma niéce a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi je trouve que votre niéce eſt une ſotte.

CATAU.

Aſſurément, Monſieur .... Je ſçai bien d'où vient ſon averſion : elle eſt afolée de ſon Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'eſt, ils ſont tous d'intelligence contre moi & Brillon. Ils voudroient déja nous ſçavoir bien loin. Ah, parbleu ! je ne ſerai point leur dupe. Allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monſieur !

M. GRICHARD.

Fais venir Hortenſe, & va dire à Monſieur de Saint Alvar, à Clarice, & à ce Marquis de ſe rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours. Vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

M. GRICHARD *à Térignan, qui fait semblant de vouloir sortir.*

OH, ne songes pas toi à nous échaper. Demeure-là entre ton oncle & moi. Que je te voye, & songe que si tu ne fais les choses de bonne grace, je te.... oh, oh!

TERIGNAN.

Mon pere....

M. GRICHARD.

Attens-toi, que je te donne à ta Nérine.

TERIGNAN.

Vous avez beau faire: vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force, ou de gré, tu l'épouseras.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

MOnsieur de Saint Alvar consent à tout. Vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah, tu as fait venir aussi Monsieur Rigaud.

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monsieur le Notaire, deux Contrats. Je marie Térignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monsieur ledit Contrat est dressé depuis hier, il n'y aura qu'à signer quand les parties contractantes seront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épousez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oui, mon pere, épousez-là, je vous en suplie, & ne me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah, parbleu ! voici qui eſt drôle. Je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier moi.

LE NOTAIRE.

Monſieur, en pareil cas nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celles des enfans : c'eſt notre ſtyle.

M. GRICHARD.

Je le crois bien vraiment. Cet ſtyle eſt bon..... allons ; Monſieur, afin que tout ſoit prêt quand les autres viendront, je marie auſſi Hortenſe à Monſieur le Marquis de.... de....

CATAU.

Attendez, Monſieur, je ſçai ſon nom & ſes qualités, je vais lui dicter. Ne vous rendez pas au moins *Dictant*.... Marquis de Tiſſac.

LE NOTAIRE.

Sac.

CATAU.

Gouverneur pour le Roi de l'Iſle de Madagaſcar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entens-tu impertinente ? vois ce que tu refuſes.

HORTENSE.

Quoi, mon pere, épouſerai-je un homme qui me menera au bout du monde !

CATAU.

Allez, Mademoiſelle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux.... Mais les Contrats ſont dreſſez, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE XVI. & derniere.

M. RIGAUD *dans le fond du Théâtre*, M. DE ALVAR, CLARICE, TERIGNAN, ARISTE, *ſur la droite*, M. GRICHARD, *dans le milieu*, MONDOR, HORTENSE, CATAU, & BRILLON, *ſur la gauche*, MAMURRA.

MONDOR.

MOnſieur, ſur la parole qui m'a été donnée de votte part, voilà votre fils que je vous ramene avec plaiſir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laiſſons cela ; nous en dirons deux mots quelque jour : & mon écrit ?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Oh! va-t'en à Madagascar toi.

BRILLON.

Mon pere laissez-moi aller, je vous prie, avec Monsieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon.

M. DE S. ALVAR.

Allons, Monsieur, signons, s'il vous plaît, c'est à vous à commencer.

M. GRICHARD.

Ah, commencez vous-même, si vous voulez.

M. DE S. ALVAR.

Ne perdons point, *il signe*, de tems en complimens inutiles, il est tard.

M. GRICHARD.

Ho bien, donnez que je signe. *Il signe.*

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare au moins...

M. GRICHARD.

Signe seulement. *Il signe.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître. *Elle signe, & Clarice aussi.*

RIGAUD.

Il ne reste plus que Monsieur Mondor.

MONDOR *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire.

CATAU.

Oui, Monsieur, voilà Mondor. C'est lui, qui par monordre, vous avoit enrôlé vous & Brillon. C'est moi qui l'avoit fait Marquis & Gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au Marquisat & au Gouvernement. Il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah, peste maudite! je t'étranglerai; & toi scélérate, c'est donc ainsi?

CATAU.

Monſieur, elle n'a fait que ſuivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous lui donnez aujourd'hui; dequoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monſieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD.

Tarrar! l'honneur, l'amour..... Ah! j'enrage, je creve; me voilà vendu, trompé, trahi, aſſaſſiné de tous côtés; mais tu ſeras pendu, fauſſaire exécrable.

RIGAUD.

Ma foi, Monſieur, vous ne ferez pendre perſonne, ces deux Contrats ſont dans mon Régiſtre par votre ordre depuis hier, vous les ſignés aujourd'hui.

ARISTE *riant.*

Mon frere, ſi vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres meſures.

M. GRICHARD *s'en allant.*

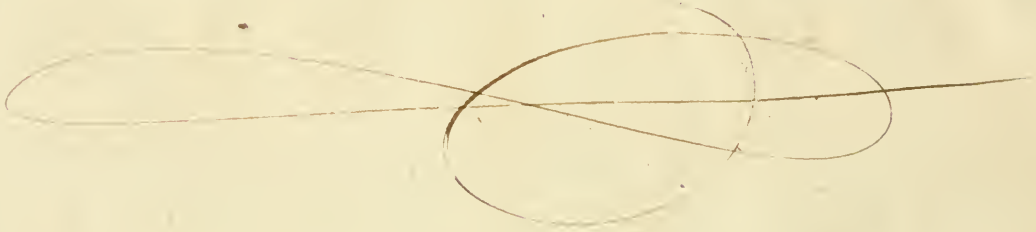
Morbleu! il en coutera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ſes malades, peut-être; mais allons nous réjouir, & que le Grondeur ſe pende s'il veut.

FIN.

La par- Fortunée Lacoste. Ce 8 Mai
1813 et prête à lire par Aimée Garrisson



PQ 1876 P25G7 1759

Galaprat, Jean sieur de Gi[illegible]t
Le grandeur

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY